



La vie des étangs

Mark Yokoyama



Le voyage du courlis corlieu

À l'approche de l'automne, des milliers d'oiseaux de rivage arrivent à Saint-Martin en provenance d'Amérique du Nord. Certains s'arrêteront pour se reposer et manger avant de se rendre en Amérique du Sud, et d'autres passeront l'hiver à Saint-Martin. Le courlis corlieu est l'un des plus grands et des plus beaux de ces voyageurs longue distance.

Le courlis corlieu se reproduit dans l'Arctique pendant l'été, mais passe le reste de l'année dans des régions plus chaudes comme les Caraïbes. Dans certains cas, ils volent sans escale sur plus de 4 000 kilomètres



pour atteindre leurs aires d'hivernage, de sorte qu'ils arrivent généralement affamés. Heureusement, Saint-Martin possède de nombreux étangs d'eau salée avec des vasières pleines de crabes violonistes, et le courlis corlieu a un long bec arqué parfait pour saisir ces crabes et les extraire de leurs terriers.

Récemment, des scientifiques ont pu attacher des sortes de « sacs à dos » avec des émetteurs satellites aux courlis corlieux pour suivre leur migration. Ils ont appris entre autres que chaque oiseau retourne en général exactement au même endroit chaque année, donc les courlis corlieux sur notre île sont probablement les mêmes chaque hiver. Ces informations nous aident à comprendre comment protéger les sites de reproduction et d'hivernage dont dépendent les courlis corlieux.



L'un des oiseaux de l'étude était une femelle nommée Machi par les scientifiques qui l'étudient. Elle a été suivie sur plus de 43 400 kilomètres avant qu'une tempête tropicale l'oblige à s'arrêter dans les Caraïbes alors qu'elle était en route vers l'Amérique du Sud. Malheureusement, à son arrivée en Guadeloupe, elle a été abattue par des chasseurs. Ce fut une énorme déception, mais sa mort a attiré l'attention sur les risques potentiels de chasse excessive et de nouvelles lois ont été adoptées en Guadeloupe et en Martinique pour limiter la chasse aux oiseaux de rivage.

Si vous souhaitez voir un courlis corlieu, ils sont généralement sur l'île de la fin de l'été jusqu'au début du printemps. Les meilleurs endroits pour les repérer sont les vasières au bord de nos étangs d'eau salée.



Ils se trouvent souvent aux Salines d'Orient près du Galion, et vous pourrez peut-être en voir depuis la promenade ornithologique le long de l'étang de la Barrière, près du quai des ferries de Pinel à Cul-de-Sac.

À propos de la faune de Saint-Martin en 1938, S.J. Kruythoff a écrit : « Le meilleur moment pour chasser ces oiseaux à bec arqué est au lever du soleil au bord de l'eau. » Très tôt dans la matinée et le coucher du soleil sont encore les meilleurs moments pour voir les courlis corlieux aujourd'hui, mais si vous prévoyez d'en viser un, assurez-vous que ce soit avec un appareil photo !



En tenue d'apparat, mais pas pour longtemps

Les plumes d'oiseaux s'usent et s'abîment : il faut donc les remplacer périodiquement. Presque tous les oiseaux changent de plumes au moins une fois par an, un processus connu sous le nom de mue. De nombreux oiseaux muent deux fois par an, une fois avant la saison de reproduction et une fois après. Souvent, surtout chez les mâles, le plumage nuptial est remarquable. Ils s'habillent pour impressionner.



Les oiseaux qui passent l'hiver à Saint-Martin ont généralement leur plumage ordinaire, pas leur plumage nuptial. Ce plumage ordinaire est souvent brun ou gris, peu décoré, et sert de camouflage. À la fin de l'été et au début de l'automne, il est encore possible de voir arriver de nombreux oiseaux revêtu de leur plumage nuptial – ou du moins une partie de celui-ci – avant qu'ils ne muent pour retrouver leur plumage ordinaire.



Le pluvier argenté est particulièrement impressionnant avec son plumage nuptial. C'est le plus grand pluvier de l'île, et pendant la saison de reproduction le mâle a un ventre noir ainsi qu'une bande blanche de chaque côté du cou. C'est au bord de nos étangs qu'on le rencontre le plus souvent, mais on peut aussi le trouver le long de la plage. Ces oiseaux ont tendance à se méfier et s'envolent rapidement lorsqu'on s'en approche, c'est pourquoi une approche silencieuse et des jumelles peuvent aider à mieux les observer. Mais mieux vaut s'y prendre tôt dans la saison : ils peuvent commencer à muer avant leur migration et finir peu après leur arrivée.



La gallinule poule d'eau : une population croissante à Saint-Martin

La gallinule poule d'eau, avec son bec rouge et jaune bien reconnaissable, est souvent visible sur les étangs de Saint-Martin aujourd'hui, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Au cours du XXe siècle, les données indiquent qu'elle était rare sur l'île, voire totalement absente. Savoir pourquoi elle était rare autrefois et commune aujourd'hui pourrait nous aider à comprendre comment fonctionne la cohabitation avec d'autres espèces d'oiseaux.



Dans son livre publié en 1938, « The Netherlands Windward Islands » (Les Îles du Vent néerlandaises), S.J. Kruythoff apporte ce qui est probablement le premier témoignage de la présence de cette espèce sur l'île. Il la décrit comme « une visiteuse hivernale » que l'on « trouve sur les étangs et dans les marécages très éloignés ». Il ajoute qu'il s'agit d'un « oiseau timide ». Cela peut sembler surprenant, car aujourd'hui on rencontre la gallinule sur presque toutes les étendues d'eau de l'île, jusque dans les fossés de drainage en bord de route, au beau milieu des bâtiments et d'une circulation intense.



L'ornithologue néerlandais Karel Voous visite les Antilles néerlandaises de 1951 à 1952 et publie une étude des oiseaux qu'il observe en 1965. Dans son étude, il ne mentionne pas la gallinule et estime que les données recueillies par Kruythoff sont « insuffisantes ». En fait, Voous trouve que les données de Kruythoff sur un certain nombre d'espèces d'oiseaux sont insuffisantes. Cependant, dans chaque cas, la présence de ces oiseaux est confirmée par des chercheurs ultérieurs.



Au début des années 1970, Andries Hoogerwerf, assisté de son fils Henk Hoogerwerf et de son gendre Anne de Haan, observe des gallinules à chaque fois qu'il se rend sur l'île pour effectuer des relevés d'oiseaux, et identifie même un nid contenant des œufs. Malgré un faible nombre d'observations et seulement une ou deux gallinules poule d'eau observées lors de la plupart des visites, il semble qu'elles se reproduisaient sur l'île et étaient ici toute l'année.



Aujourd'hui, ces oiseaux peuvent être aperçus sur presque toutes les étendues d'eau et ils se reproduisent toute l'année. On peut même voir des couples d'adultes à la recherche de nourriture accompagnés à la fois de nouveau-nés et de leur progéniture précédente – de taille adulte, mais avec un plumage juvénile. Qu'est-ce qui a changé au cours des dernières décennies et leur a permis de devenir plus nombreux ?

Etaient-ils été chassés autrefois ? Cela pourrait expliquer pourquoi ils étaient rares et timides, même à une époque où l'île comptait davantage de zones humides, et pourquoi certains autres oiseaux des zones humides sont également devenus plus fréquents à Saint-Martin au cours des dernières décennies.



Un caïd au bec bleu

Le mâle de l'érismature rousse revêtu de son plumage nuptial est tout à fait reconnaissable. Il a un gros bec bleu vif. Lorsqu'il a son plumage ordinaire et un bec gris, il ressemble beaucoup plus à la femelle de l'espèce. Bien sûr, il ne lui pousse pas un nouveau bec chaque année. La surface extérieure du bec est recouverte d'une couche de kératine, le même matériau que nos cheveux et nos ongles, qui pousse continuellement et lui donne sa couleur bleue.



L'érismature rousse est l'un des rares canards qui se reproduisent à Saint-Martin, et on peut l'observer toute l'année. Étonnamment, il a fait l'objet de premiers relevés sur l'île en 2001 par Adam Brown et Natalia Collier de l'EPIC (Environmental Protection in the Caribbean), qui ont trouvé environ 250 de ces canards à Fresh Pond. En 2002, ils ont identifié la présence de canetons pour la première fois. Les précédentes études sur les oiseaux de l'île n'avaient pas permis d'observer cette espèce.

Ce canard se nourrit principalement d'invertébrés aquatiques et plonge généralement pour les capturer. Il prend dans son bec un peu de boue du fond et en extrait les insectes et autres petits animaux. Comme il est plus actif la nuit, on le voit souvent se reposer ou dormir pendant la journée, le bec replié sous une aile. Il se perche également dans les mangroves au bord de l'eau.



Le mâle de l'érismature rousse pourrait être décrit comme un caïd, car pour un canard il est inhabituellement agressif, en particulier pendant la saison de reproduction. Les mâles se battent entre eux, se pourchassent, plongent et claquent du bec. Ils sont également connus pour pourchasser d'autres oiseaux aquatiques.

Cette espèce est également un parasite des nids, car elle pond ses œufs dans les nids d'autres érismaures rousses, ainsi que dans les nids d'autres espèces. À l'heure actuelle, nous ne savons pas si ce comportement a un impact important sur les autres canards qui font leur nid sur l'île.



On peut voir l'érismature rousse sur de nombreux étangs de Saint-Martin, en particulier ceux qui sont encore entourés de mangroves. Fresh Pond est peut-être l'endroit où il est le plus facile d'en apercevoir en nombre important. Si vous avez de la chance, vous aurez peut-être même l'occasion d'observer leur comportement lorsqu'ils font la cour aux femelles : ils courent sur l'eau en faisant claquer leurs pieds et en frappant leur bec contre leur cou. Cette technique paraît un peu étrange, mais étant donné leur succès continu de reproducteurs sur l'île, elle semble fonctionner.



Un opportuniste astucieux

Le héron vert est assez commun à Saint-Martin, bien qu'il passe souvent inaperçu lorsqu'il attend au bord de l'eau, immobile et solennel. C'est un prédateur polyvalent, qui se nourrit de poissons, de grenouilles, de lézards, d'insectes, de crabes et de nombreux autres petits animaux. C'est peut-être l'un des oiseaux les plus intelligents de l'île, et l'un des plus adaptables. Il trouve des moyens de survivre et de prospérer sur l'île, bien que nombre de ses anciens lieux d'habitat soient rapidement envahis par l'homme.



C'est un petit héron, et pas très vert, bien que dans une certaine lumière les plumes de son dos reflètent une teinte verdâtre. Les adultes ont une couronne foncée au-dessus de leurs yeux orange, un dos gris foncé et un cou d'un brun profond. Les juvéniles ont tendance à être d'un brun plus clair, avec des ailes tachetées et des stries blanches plus marquées le long du cou. Ils sont généralement assez petits et costauds pour des hérons, mais peuvent allonger leur cou de façon surprenante lorsqu'ils veulent s'étirer ou frapper leur proie.

Le héron vert est l'un des rares oiseaux à être documenté comme utilisateur d'outils. Il a l'habitude de laisser tomber des insectes ou autres petites choses à la surface de l'eau afin d'attirer les poissons, qu'il capture et mange ensuite. Il sait utiliser diverses sources de nourriture, et on le trouve souvent loin des



marais salants qui servent d'habitat principal à la plupart des hérons et des aigrettes. Il chasse de jour comme de nuit, en privilégiant particulièrement l'aube et le crépuscule, lorsque la faible lumière lui donne un léger avantage sur ses proies.

Alors que tous les oiseaux qui prospèrent aujourd'hui à Saint-Martin ont fait la paix d'une manière ou d'une autre avec la population humaine croissante, le héron vert réussit particulièrement bien à exploiter à son profit personnel les environnements transformés par les humains. On le voit fréquemment le long des fossés de bord de route et même des systèmes de drainage en béton.



Il consomme les différentes espèces de grenouilles qui ont été introduites sur l'île par inadvertance par les humains, et il se fait un plaisir d'attraper les guppys ou les poissons rouges dans les bassins des jardins. Grâce à son intelligence et à sa capacité d'adaptation, c'est un oiseau qui survivra probablement toujours sur l'île de Saint-Martin.

Pour voir un héron vert, il suffit se poster sur les bords de n'importe quelle étendue d'eau et de bien ouvrir les yeux. Les hérons peuvent être nichés dans la végétation ou penchés au-dessus de l'eau peu profonde en attendant qu'un petit poisson s'aventure tout près d'eux. Si vous avez beaucoup de chance, vous pourrez peut-être même observer leur style unique de pêche à l'appât !



Le bihoreau violacé

L'un de nos hérons les plus caractéristiques, le bihoreau violacé est un prédateur nocturne qui se nourrit principalement de crabes et autres crustacés. En fait, dans notre région, on l'appelle aussi le crabier bois ou le crabier grosse tête. Il se reproduit à Saint-Martin et on peut l'y voir toute l'année, bien que pendant la journée, il préfère souvent les cachettes ombragées où il peut se reposer.



L'apparence du bihoreau violacé est caractéristique. Il a un corps gris et une tête noire, avec une bande blanche ou jaune sur le dessus de la tête. Son corps et son bec sont plus épais que ceux de la plupart des hérons, et même les juvéniles bruns et blancs peuvent être identifiés par leur forme. Les yeux de l'adulte sont rouge vif, tandis que ceux du juvénile sont orange. Une espèce proche, le bihoreau gris, peut également être observée sur l'île, quoique moins commune. Il a le dos noir et pas de rayure sur le dessus de la tête.



Ces bihoreaux cherchent généralement leur nourriture seuls, le plus souvent dans les marais salants et leurs vasières où les crabes et autres proies abondent. On peut aussi les voir, quoique moins souvent, sur les plages, les côtes rocheuses ou même dans les zones urbaines, pendant les heures calmes de la nuit. Bien qu'ils se nourrissent principalement de crabes, comme les autres hérons ils consomment des animaux variés s'ils en ont l'occasion, notamment des lézards, des vers, des souris et des jeunes oiseaux.



Les bihoreaux nichent en colonies, et sur l'Îlet Pinel et Petite Clef on trouve un certain nombre de nids cachés dans les arbres. Les nids sont principalement constitués de brindilles et peuvent atteindre 1 mètre 22 de diamètre. Le même nid est utilisé d'une année sur l'autre et s'agrandit avec le temps, au fur et à mesure que le héron y ajoute du matériel de nidification. Le bihoreau pond plusieurs œufs bleu clair une fois par an, et il s'écoule généralement environ deux mois entre le moment où les œufs sont pondus et celui où les jeunes bihoreaux quittent le nid. Le bihoreau met deux ans à atteindre l'âge adulte, et la deuxième année, sa coloration se situe entre le plumage des juvéniles et celui des adultes. Son corps est d'un gris-brun clair, et tandis que sa tête devient noire et une bande blanche apparaît sur ses joues, la bande sur le dessus de sa tête est brune plutôt que jaune.



Le bihoreau n'est pas menacé, mais il était autrefois considéré comme un mets délicat (appelé gros bec). La chasse de ces oiseaux à des fins alimentaires, y compris les jeunes oiseaux pris au nid, a peut-être réduit leur population dans le passé, mais elle n'est plus courante aujourd'hui. Comme d'autres hérons et aigrettes, ils étaient autrefois chassés pour leurs plumes. Aujourd'hui, si vous souhaitez voir un bihoreau violacé, le mieux est de chercher attentivement le long de la rive d'un étang ou de garder les yeux grand ouverts la nuit, à la recherche de cet oiseau qui se cache silencieusement dans l'ombre.



Prêts pour une chasse à la bécassine ?

En anglais, on parle de « snipe hunt » (chasse à la bécassine) par plaisanterie, en général pour proposer d'utiliser une technique ridicule pour capturer un animal imaginaire (l'équivalent de la « chasse au dahu » en français). En réalité, la bécassine est un vrai oiseau, extrêmement difficile à trouver.

Ici, à Saint-Martin, une espèce de bécassine – la bécassine de Wilson – est une résidente hivernale. La bécassine de Wilson est un oiseau de rivage trapu au long bec que l'on peut trouver dans les zones marécageuses et les fossés de bord de route – si vous arrivez à la trouver ! Elle utilise son long bec pour sonder la boue à la recherche d'escargots, de crabes, de vers et autres petits animaux.



La bécassine est difficile à trouver car elle a tendance à rester bien cachée dans la végétation. La plupart du temps, elle passe inaperçue jusqu'à ce qu'elle s'envole ou s'enfuie brusquement quelques mètres plus loin. Il est assez facile de se trouver à quelques mètres seulement d'une bécassine et de la chercher attentivement sans la voir du tout. Bien qu'elle soit incroyablement difficile à repérer, la bécassine est un bel oiseau, principalement brun avec des rayures contrastées sur la tête et le dos.

Comme les autres oiseaux de rivage migrateurs, elle effectue chaque année un voyage remarquable entre ses zones de reproduction estivale en Alaska et au Canada et ses zones d'hivernage dans le sud des États-Unis, les Caraïbes et l'Amérique du Sud.



Outre leur don de camouflage extraordinaire, les bécassines ont d'autres talents inhabituels. Le bout de leur bec est flexible, ce qui leur permet d'ouvrir juste le bout de leur bec pendant qu'elles se nourrissent, en laissant fermé le reste du bec. Cela leur permet d'attraper un aliment dans la boue sans avoir la bouche pleine de boue. Les bécassines mâles émettent également un sifflement unique. Ce son n'est pas produit par leur bouche, mais par l'utilisation de plumes de queue spécialement courbées qui produisent un sifflement à chaque battement d'aile pendant le vol.

Si vous souhaitez voir une bécassine, il est préférable de chercher attentivement dans les fossés de bord de route et les zones marécageuses où les herbes et autres plantes lui offrent un abri au bord de l'eau. Si vous tombez sur une bécassine, vous ne la remarquerez peut-être qu'au moment où elle s'envolera. Si c'est le



cas, ne désespérez pas ! Les bécassines ont souvent un endroit préféré, vous pourrez donc revenir un autre jour pour essayer de la retrouver.

Bien sûr, il faut de la patience pour acquérir les compétences nécessaires pour repérer une bécassine, alors ne vous attendez pas à devenir expert tout de suite. En fait, les bécassines sont si difficiles à chasser qu'en anglais, un terme spécial désigne les chasseurs qui réussissent à en abattre. Aujourd'hui, ce terme s'applique à d'autres tireurs d'élite. Le terme en question ? Sniper – qui vient de « snipe », le mot anglais pour bécassine !



Bihoreau violacé



Héron vert



Bihoreau violacé

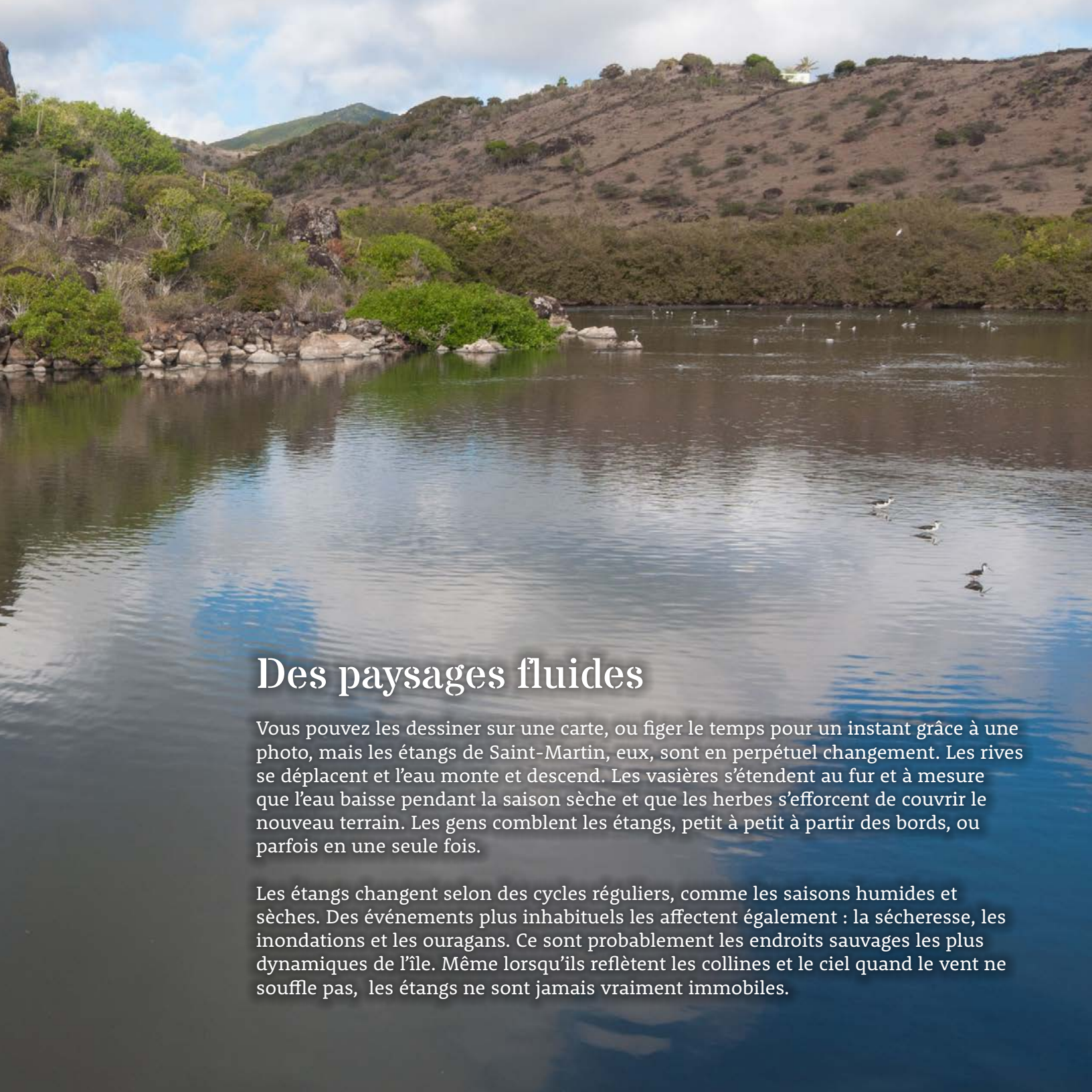


La vie des étangs : Réflexions

B&T







Des paysages fluides

Vous pouvez les dessiner sur une carte, ou figer le temps pour un instant grâce à une photo, mais les étangs de Saint-Martin, eux, sont en perpétuel changement. Les rives se déplacent et l'eau monte et descend. Les vasières s'étendent au fur et à mesure que l'eau baisse pendant la saison sèche et que les herbes s'efforcent de couvrir le nouveau terrain. Les gens comblent les étangs, petit à petit à partir des bords, ou parfois en une seule fois.

Les étangs changent selon des cycles réguliers, comme les saisons humides et sèches. Des événements plus inhabituels les affectent également : la sécheresse, les inondations et les ouragans. Ce sont probablement les endroits sauvages les plus dynamiques de l'île. Même lorsqu'ils reflètent les collines et le ciel quand le vent ne souffle pas, les étangs ne sont jamais vraiment immobiles.



Les étangs sont aussi beaucoup plus que de l'eau. Des communautés entières de plantes et d'animaux en dépendent, et ces communautés changent également. L'automne fait venir les oiseaux de loin, à la recherche de nourriture. La sécheresse piège les poissons dans des flaques d'eau de plus en plus petites. Le printemps résonne du piaillage des oisillons naissants et des cris d'alarme des parents vigilants.

Observez ces paysages fluides et vous sentirez battre le coeur de l'île.



Entre terre et mer

Les étangs constituent une séparation sans cesse en mouvement entre la terre et la mer. Ils forment une zone tampon qui les protège l'une de l'autre, tout en étant aussi le pont qui les relie. Ils fluctuent continuellement, jour après jour et année après année. Ils sont incroyablement riches et vivants.

Les étangs de Saint-Martin sont des trésors souvent négligés de l'île. Pendant une grande partie de l'histoire documentée – et plus encore si l'on remonte à la préhistoire de l'île – les humains ont dépendu des étangs de Saint-Martin pour leur nourriture et le sel. Ce n'est pas un hasard si les colons ont construit



des villes dans les zones proches des étangs de l'île. Ces villes étaient souvent édifiées sur les mêmes sites que les anciens établissements oubliés depuis longtemps.

Au cours des dernières décennies, les étangs de Saint-Martin se sont vu dépréciés pour diverses raisons. L'économie de la production de sel a évolué et condamné cette industrie. Le boom de la population a dépassé la capacité de production des étangs en crevettes, crabes et poissons. Le remplissage des étangs est devenu un tour de passe-passe auquel il était impossible de résister : on s'est mis à créer de l'immobilier à partir de « rien ».



À proprement parler, le développement de l'île ne nécessitait ni le remplissage des étangs de Saint-Martin ni l'immersion de déchets dans leurs eaux. Peut-être était-ce la solution la moins chère ou la plus facile. En dégradant et en détruisant les étangs, chaque génération les a rendus moins beaux, moins utiles et moins précieux, créant ainsi un cercle vicieux.

Les étangs ont été la clé du développement d'une île par la suite découverte et habitée par les humains. Ils ont piégé les nutriments provenant des collines pour nourrir un riche écosystème de zones humides où les racines de mangrove sont devenues des nurseries pour les poissons et les langoustes. Leurs forêts de mangroves ont protégé les côtes contre l'érosion et ont atténué l'impact des fortes houles.



Même amoindris, ils continuent à assurer ces services à l'écosystème du mieux qu'ils le peuvent : ils traitent nos déchets pour qu'ils ne contaminent pas nos plages, fournissent un système de drainage qui limite l'inondation des zones basses et préservent les récifs qui contribuent à l'économie de l'île grâce à la pêche et au tourisme. Même s'ils sont moins beaux à regarder car souillés par nos déchets, ils peuvent être magnifiques. Surtout – et malgré tout – ils sont intensément et indéniablement vivants.



Le grand pari

Le printemps est une période de changement à Saint-Martin, en particulier pour les oiseaux. Des milliers d'oiseaux migrateurs s'engraissent avant un long vol vers le nord, un voyage qui en amènera certains jusqu'au cercle polaire. Des oiseaux migrateurs rarement vus sur l'île s'arrêtent également à cette époque : ce sont des espèces qui passent leur hiver plus au sud et ne sont de passage à Saint-Martin que par hasard.



La météo locale change également au printemps. Les précipitations diminuent progressivement au cours de l'hiver jusqu'à la fin du printemps. Les collines s'assèchent et le niveau de l'eau baisse dans les étangs sans accès à la mer. Lorsque le printemps laisse place à l'été, les pluies augmentent. Les plantes poussent, les insectes prospèrent et la nourriture devient plus abondante. Les périodes de calme sont interrompues par de fortes pluies et des tempêtes tropicales.

Certains oiseaux d'étang locaux fondent leur famille au printemps pendant la saison sèche, lorsque le niveau de l'eau est bas. Les échasses d'Amérique, tout particulièrement, parient gros sur la météo. À Saint-Martin, elles construisent souvent leur nid sur les restes des levées qui séparaient les marais salants pendant la longue période de production de sel sur l'île.



D'une certaine manière, ces levées sont l'endroit le plus sûr pour un nid. Bien au-dessus de l'eau, celui-ci est protégé des prédateurs. La mangouste, par exemple, aime les œufs mais déteste l'eau. Ces endroits offrent également une excellente vue des dangers environnants. Les échasses d'Amérique protègent leur nid avec détermination. Lorsqu'on s'en approche, elles font un grand remue-ménage pour distraire et désorienter les intrus.

Le temps lui-même peut être la plus grande menace. Les nids se trouvent souvent à quelques centimètres seulement au-dessus de la ligne d'eau. Une tempête soudaine peut facilement les inonder, noyant les œufs avant qu'ils soient éclos. L'équilibre entre la protection contre les prédateurs et le risque d'une inondation catastrophique est fragile.



Pour réussir la nidification sur un étang de Saint-Martin, il faut choisir le bon endroit et le bon moment. Peut-être que de plus en plus, il faut aussi de la chance. En période de sécheresse, si le nid n'a pas été construit au bon endroit, il se peut qu'il n'y ait plus d'étang où chercher de la nourriture. Des pluies exceptionnellement précoces peuvent aussi inonder les nids de toute une saison. Même s'il reste assez de temps pour réessayer, c'est un effort énorme pour les oiseaux.

Il est difficile de dire ce que l'avenir nous réserve, mais la plupart des scientifiques pensent que le changement climatique rendra les conditions météorologiques moins prévisibles. Pour les espèces qui vivent déjà dangereusement, les temps à venir pourraient être compliqués.





Le mystère des mangroves

Les mangroves, ce groupe d'arbres qui se sont adaptés de façon à prospérer dans les zones humides et les environnements côtiers, sont une ressource essentielle pour presque tous les oiseaux des zones humides de Saint-Martin. Dans de nombreuses parties de l'île, les mangroves paraissent mal en point, ce qui n'est pas bon signe pour l'ensemble de l'écosystème des zones humides.



De Grand Case à Baie Lucas, on observe un phénomène inquiétant près de nombreux étangs de Saint-Martin. Les mangroves, qui formaient autrefois un mur vert autour de la plupart des étangs, ne sont plus que des tas de branches mortes en train de s'effondrer. Pourquoi ce phénomène se déroule-t-il, et comment y remédier ?

Au cours des derniers siècles, les humains ont réduit et détruit la plupart des zones humides couvertes de mangroves de Saint-Martin, afin d'y récupérer des terres pour l'agriculture et l'urbanisation. Bien souvent, les mangroves ne forment aujourd'hui qu'un mince rideau, peut-être quelques mètres de large, autour des étangs. Pourtant, jusqu'à récemment, ces dernières franges de mangrove semblaient bien résister : elles étaient luxuriantes, vertes et denses.



Il y a quelques années seulement, les mangroves ont visiblement commencé à dépérir autour de l'étang du cimetière de Grand Case, où une colonie florissante d'aigrettes faisaient leurs nids chaque année. En peu de temps, des mangroves sont mortes autour une grande partie de l'étang. Peu après, les mangroves se sont aussi mises à dépérir à l'étang de l'aéroport de Grand Case, à l'Étang Chevrise, et à l'Étang de la Barrière, où une belle promenade d'observation des oiseaux s'est soudain retrouvée entourée de branches mortes.

Si vous espérez apprendre la cause du dépérissement de la mangrove, vous allez être déçu pour l'instant. Il n'y a pas de coupable évident. Les récentes sécheresses y ont peut-être contribué, ainsi que la croissance rapide de la population envahissante d'iguanes verts. Peut-être qu'un ensemble de facteurs interagit et



produit ce résultat désastreux. Pour élucider ce mystère, il faudra étudier attentivement de nombreux facteurs spécifiques comme les précipitations et la qualité de l'eau, dans de nombreux lieux et sur une longue période.

N'en connaissant pas la cause, nous ne pouvons pas trouver le remède à cette catastrophe, mais nous ne sommes pas seuls. Cette année, environ 10 000 hectares de mangroves ont péri en Australie, ce qui constitue possiblement le plus grand dépérissement jamais observé. Peut-être les recherches menées là-bas permettront-elles de découvrir un remède et nous aideront-elles à agir avant qu'il ne soit trop tard.



Où sont-elles maintenant ?

Les colonies de nidification des aigrettes sont bruyantes et pleines d'activité. À Saint-Martin, elles semblent également se déplacer d'année en année, car certains de leurs sites de prédilection disparaissent.

Pour les aigrettes de l'île – les grandes aigrettes, les aigrettes neigeuses et les hérons garde-boeufs – la saison de nidification commence généralement en janvier. Elles font leur nid dans des colonies où les trois espèces sont mélangées. Les grandes aigrettes sont les premières à commencer, ce qui leur donne la responsabilité de choisir des lieux de nidification de premier choix.



Leurs endroits préférés sont presque toujours des zones humides de mangrove, les oiseaux construisant leurs nids dans les arbres de mangrove. Ils aiment particulièrement les endroits au bord de l'eau, ou mieux encore, dans les mangroves entièrement entourées d'eau. Il n'est pas possible de cacher une colonie de dizaines d'oiseaux bruyants, mais l'eau leur offre une certaine protection contre les prédateurs.

Les principaux lieux de nidification changent au fil du temps. Une photo des années 1970 montre une grande colonie nichant dans les mangroves près du Galion. Il y a quelques années, l'étang du cimetière de Grand Case abritait peut-être la plus grande colonie de l'île. Fresh Pond, avec ses mangroves en bonne santé, est également un lieu de nidification de prédilection.



Dans certains cas, il semble que la colonie détruise elle-même son habitat. Les mangroves préférées peuvent perdre leurs feuilles pendant la saison de nidification, lorsqu'elles sont couvertes de nids. Même si elles peuvent se rétablir entre les saisons de nidification, elles semblent décliner lorsqu'elles sont utilisées intensivement d'année en année.

Des forces plus importantes sont également à l'œuvre, façonnant les zones humides de mangrove et les zones de nidification potentielles. Ces dernières années, les mangroves ont dépéri autour de nombreux étangs de Saint-Martin : l'étang du cimetière à Grand Case, l'Étang de la Barrière à Cul-de-Sac, l'Étang aux Poissons dans le quartier d'Orléans, et bien d'autres encore. Les plus touchées sont les mangroves au bord de l'eau, les préférées des aigrettes pendant la période de nidification.



À la fin du XIXe siècle, les grandes aigrettes et les aigrettes neigeuses ont été pratiquement exterminées pour que leurs plumes puissent orner des chapeaux. Leur situation désespérée a inspiré les premiers conservationnistes, ou protecteurs de la nature, et leur rétablissement au cours des cent dernières années a été miraculeux. Bien qu'elles soient maintenant à l'abri des chasseurs de plumes, le XXIe siècle pourrait poser de nouveaux défis aux aigrettes. Où nicheront-elles cette année, et y aura-t-il toujours une place pour elles à Saint-Martin ?



Les malheurs naturels

Des catastrophes naturelles de grande ampleur et aux profondes répercussions attirent notre attention. Des noms comme Exxon Valdez et Deepwater Horizon sont gravés dans notre mémoire depuis des décennies. Mais ces grands événements sont loin d'être les seules menaces qui pèsent sur notre environnement.



L'expression « malheur naturel » semble une bonne façon de désigner les petits problèmes qui n'ont pas l'ampleur de ce que nous appellerions une catastrophe naturelle. Presque par définition, nous n'en savons pas autant sur ces petits incidents. Mais s'ils sont moins visibles, sont-ils moins dommageables que les catastrophes naturelles qui attirent les projecteurs ?

Beaucoup de malheurs naturels ne sont jamais remarqués, ou alors simplement comme une odeur passagère ou un déchet malvenu dans un paysage par ailleurs charmant. Une élimination inappropriée de l'huile usée – qu'il s'agisse d'huile de moteur ou de graisse de friture – peut également passer inaperçue jusqu'à ce qu'un oiseau en soit victime.



Sur l'étang de Grand Case, une jeune aigrette neigeuse se cache pendant la journée et cherche sa nourriture le matin et le soir. Lorsque ses plumes couvertes d'huile deviennent un peu plus propres, elle peut presque voler à nouveau, mais en attendant elle est en danger. Autrefois d'un blanc brillant, ses plumes ont la couleur orange rouillé de l'huile et sont collées en paquets autour de son cou, exposant la peau mise à nue.

Près du Great Salt Pond, un gravelot kildir couvert d'huile commence à être un peu plus duveteux après des semaines de nettoyage de l'huile collant à ses plumes. D'une manière ou d'une autre, il a réussi à ne pas se faire manger par un chien ou un chat errant. Il ne peut pas atteindre son cou pour y nettoyer ses plumes, et celles-ci sont encore pleines d'huile.



Les malheurs naturels ne détruisent pas entièrement des écosystèmes, mais ils méritent notre attention. D'une certaine manière, il est sans doute plus pratique pour nous de nous concentrer sur eux. Après tout, il peut être difficile de prévoir et de prévenir une catastrophe occasionnelle, tandis que les petits problèmes peuvent souvent être évités si on se sent personnellement plus responsable. Peut-être l'expression « malheur naturel » devrait-elle être plus au cœur de nos conversations, et la prévention de ces malheurs devrait faire partie de notre culture.



Histoire vivante

Il est difficile d'imaginer un site historique plus à l'abandon et plus oublié que les ruines de Foga au Great Salt Pond. Si nous l'avons déserté, les oiseaux, eux, sont toujours présents.

Construite au milieu du XIXe siècle, la station de pompage de Foga était ambitieuse pour l'époque. La pompe à eau retirait l'eau douce du Great Salt Pond. Le sel était produit par l'évaporation de l'eau de mer dans les marais salants jusqu'à la formation de cristaux de sel. L'eau de pluie des collines environnantes diluait l'eau de mer, retardant ou empêchant la formation de sel. La station de pompage a fait partie des



nombreuses mesures prises pour éviter cela. Parmi les autres développements de cette période, on peut citer les canaux permettant d'acheminer l'eau douce autour des marais salants et jusqu'à la mer.

La station de pompage de Foga est située sur le côté nord du Great Salt Pond, et est maintenant séparée de l'étang lui-même par une large bande de zone industrielle. Ses ruines se trouvent dans un petit bassin entouré de mangroves. Les structures restantes, en brique et en pierre, sont soutenues par un échafaudage en bois qui montre lui-même des signes de vieillissement, tandis que d'énormes engins et autres pièces de machinerie sont à moitié submergés.



Bien qu'il soit petit et enclavé de tous côtés, l'endroit est toujours un site historique fascinant et plein d'oiseaux. Les bihoreaux gris observent avec mépris depuis leurs perchoirs cachés dans la mangrove et les colombes zénaïdes se rassemblent au sommet des ruines. Les tilapias nagent dans les eaux peu profondes, attirant les grandes aigrettes et les hérons verts. Le chevalier grivelé, visiteur migrateur, se pavane au bord de l'eau autour des machines, à la recherche de crabes et autres petites créatures.



Même si elle n'en a pas l'air dans son état actuel, la station de pompage de Foga est un monument national. Avec un peu de nettoyage et quelques panneaux pour raconter l'histoire du site, elle pourrait devenir un lieu de visite fréquenté. Les mangroves servent déjà de tampon, bloquant une grande partie de la zone industrielle environnante. Des plantations supplémentaires augmenteraient l'effet d'une oasis naturelle et historique qui pourrait attirer les amateurs d'histoire et de nature.



L'aigrette contre toute attente

Bien que nous vivions ce que l'on a appelé la sixième extinction massive, la persévérance de nombreuses espèces face à des obstacles redoutables est à la fois étonnante et porteuse d'espoir.

Il y a environ 100 ans, la situation commençait tout juste à s'améliorer pour l'aigrette neigeuse. Auparavant, ces magnifiques oiseaux étaient chassés sans pitié pour leurs plumes. Leurs longues plumes – en particulier celles qui poussent pendant la saison de reproduction – étaient utilisées pour les uniformes militaires et étaient très



appréciées dans le monde de la mode. La tendance aux plumes étaient devenue si extrême que les chapeaux et les éventails étaient souvent décorés d'ailes entières, voire d'oiseaux entiers.

L'aigrette neigeuse, ainsi que son proche parent de taille plus importante la grande aigrette, fait généralement son nid au sein de grandes colonies, certaines comprenant des centaines de nids. Les oiseaux étant rassemblés au moment où leurs plumes étaient les plus luxueuses et les plus recherchées, il était facile pour les chasseurs de les tuer en grand nombre. Les adultes étaient écorchés, et les oisillons abandonnés à une mort certaine.



Même si les aigrettes neigeuses étaient considérées comme des oiseaux très communs avant que leurs plumes ne deviennent à la mode, il n'a pas fallu longtemps pour que ces massacres aient un impact sérieux sur leur population. À la fin du XIXe siècle, elles étaient gravement menacées, tout comme un certain nombre d'autres oiseaux également abattus pour leurs plumes.



Heureusement, deux femmes américaines – Harriet Hemenway et sa cousine Minna Hall – ont décidé de sauver l'aigrette neigeuse. Elles ont commencé par organiser des fêtes pour encourager le boycott des plumes. Elles ont aussi lancé la Massachusetts Audubon Society, qui est finalement devenue une organisation nationale contribuant à la création de la première réserve naturelle nationale et des premières lois protégeant la faune. Le traité sur les oiseaux migrateurs a été signé en 1918. À ce jour, il reste l'une des lois les plus strictes en matière de protection des oiseaux sauvages.



Malgré le manque de données à Saint-Martin sur la période la plus difficile de l'aigrette neigeuse, il semble probable que cette espèce ait été absente de l'île ou relativement rare pendant cette période. S. J. Kruythoff cite cet oiseau dans son livre de 1938, mais le premier relevé officiel de l'espèce à Saint-Martin ne date que de 1952.

Aujourd'hui, l'aigrette neigeuse est à nouveau commune sur l'île et dans une grande partie des Amériques. À Saint-Martin, elle abonde dans pratiquement toutes nos zones humides. Néanmoins, à l'avenir elle pourrait être confrontée à de nombreux défis, notamment la pollution, la destruction des habitats, la sécheresse et autres conditions météorologiques extrêmes. Faisons de notre mieux pour nous assurer qu'elle ne sera pas à nouveau poussée au bord du gouffre.





Ce livre a été conçu comme un compagnon de l'Amuseum Naturalis, le musée gratuit de la nature, du patrimoine et de la culture de Saint-Martin. L'Amuseum et ce livre ont été créés par Les Fruits de Mer.

Les Fruits de Mer est une association à but non lucratif basée à Saint-Martin, dont l'objet principal est la sensibilisation à la nature, la culture et le patrimoine. L'association œuvre à travers d'un musée gratuit, des publications, un programme pédagogique et l'organisation d'événements publics. En savoir plus sur lesfruitsdemer.com et amuseumnaturalis.com.

